
LE CORPS COMME LIEU DE SAVOIR

Josette OLIER¹

« Notre manière de procéder [écrit Freud en 1907 dans **Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen**] notre manière de procéder consiste dans l'observation consciente, chez les autres, des processus psychiques qui s'écartent de la norme afin de pouvoir en deviner et en énoncer les lois. L'écrivain, lui, procède autrement ; c'est dans sa propre âme, qu'il dirige son attention sur l'inconscient, qu'il guette ses possibilités de développement et leur accorde une expression artistique, au lieu de les réprimer par une critique consciente. »

De ce fait, selon Freud, « les écrivains sont [pour nous] de précieux alliés... car ils connaissent d'ordinaire une foule de choses entre le ciel et la terre dont notre sagesse d'école n'a pas encore la moindre idée. Ils nous devancent de beaucoup, nous autres hommes ordinaires, notamment en matière de psychologie, parce qu'ils puisent là à des sources que nous n'avons pas encore explorées pour la science. »

Enfin, il dit aussi, que « l'écrivain a été de tout temps le précurseur de la science et par là aussi de la psychologie scientifique. »

Ayant ceci à l'esprit, tandis que je travaille dans un service d'oncologie médicale auprès de patients adultes atteints de cancer, je me suis sentie encouragée à m'arrêter au texte de la madeleine de Marcel Proust dont le souvenir est venu s'imposer à moi en écoutant mes patients.

La madeleine de Marcel Proust

Sigmund Freud naissait en 1856 ; Marcel Proust naissait en 1871. Proust est de 15 ans le cadet de Freud.

A la recherche du temps perdu, de Marcel Proust donc, s'inaugure par l'évocation d'une madeleine trempée dans une tasse de thé. Voici le contexte dans lequel se produit l'événement raconté par l'auteur.

Nous sommes aux environs de 1902-1903, c'est l'hiver, il fait très froid, Marcel Proust rentre chez ses parents à Auteuil. Il a une trentaine d'années et ce jour-là, il est d'humeur plutôt morose. Sa mère lui propose une tasse de thé avec des petits gâteaux, des Petites Madeleines. Marcel porte à sa bouche une cuillerée de thé dans laquelle il a laissé mollir un petit morceau de madeleine. Et aussitôt quelque chose d'extraordinaire se produit en lui dont il ne connaît pas la raison.

Il dit ceci : « un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi ».

Une gorgée de thé dans laquelle il a trempé un morceau de madeleine vient donc l'émouvoir au plus profond de lui. **Son appareil gustatif** lui signifie quelque chose. Quelque chose qu'il ignore se sait, là, dans ses papilles gustatives, dans le palais, dans toute la cavité buccale.

Il veut comprendre ce qui se passe ; un souvenir monte confusément en lui, mais se dérobe. Avec obstination, il reprend plusieurs fois une semblable gorgée de thé avec de la madeleine trempée, et il trouve : « ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray, quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul ».

Ce souvenir le renvoie aux années 1877, 1878, 1879, 1880, 1881. Marcel Proust avait alors six, sept, huit, neuf et dix ans. Si nous appelons T le temps où Marcel Proust fait cette expérience chez sa mère, en 1902, le goût de la madeleine trempée dans le thé le ramène au temps T-1 de son enfance quand il allait passer toutes ses vacances de Pâques et ses grandes vacances à Illiers, petit village d'Eure et Loir au-delà de Chartres, que dans son œuvre il appelle Combray.

¹ Communication faite au colloque « L'Acte, le transfert, le savoir », organisé à l'U.Q.A.M. (Université du Québec à Montréal) par l'Université du Québec à Chicoutimi, Département de Littérature, et par l'Association Psychanalyse et Médecine, 8-9 novembre 2004.

Toute la famille s'y retrouvait : enfants, parents, grands-parents, et sa grand-tante Léonie, sœur de sa grand-mère. A l'occasion de cette gorgée de thé où une madeleine a trempé, il retrouve en lui un sentiment très heureux lié à son histoire de famille ; pas un sentiment anodin, mais un sentiment très puissant d'exister : « une essence précieuse » qui « était moi », dit-il. L'excitation de la bouche, des papilles, du palais, lui donne à éprouver, à palper, à connaître ce qui le constitue, ce qui lui donne consistance.

Entre 1902, chez sa mère à Auteuil, ce temps T où il boit la gorgée de thé dans laquelle il a laissé mollir un morceau de madeleine, et le souvenir qui lui revient du temps T-1 (environ 1879), il s'est écoulé vingt à vingt-cinq ans. Le goût de la madeleine fait jonction entre ces deux moments du temps, pourtant distants de vingt-cinq ans.

Sa bouche porte un savoir.

Une patiente en chimiothérapie

De la même façon, voici ce que me dit une patiente âgée de 41 ans (décédée un peu plus tard) dont le diagnostic de cancer du sein avait été fait lorsqu'elle avait trente-cinq ans.

Quand je la vois elle est soignée pour métastases ; elle fait une chimiothérapie. Dans un moment où je la croise dans les couloirs de l'hôpital de jour, entre le box de soins et les toilettes, elle est terriblement mal à l'aise : elle a des nausées et elle a été vomir aux toilettes.

Nous avons eu un entretien de psychothérapie juste avant sa cure de chimiothérapie, et là au moment où je la croise dans les couloirs, elle m'entraîne pour me dire : « *Vous savez, ça m'est extrêmement pénible d'avoir de pareilles nausées, parce que ça me rappelle l'époque où j'étais enceinte ; j'avais des nausées, or je n'osais pas dire à mes parents que j'étais enceinte parce que cela signifiait que j'étais allée avec un homme* ».

Formulation particulièrement étrange. La patiente s'était mariée de la manière la plus régulière qui soit, et sa grossesse débutante se situait plusieurs mois après son mariage.

Mais, au cours des entretiens que nous avons régulièrement quand elle venait en chimiothérapie, elle m'avait livré comme une chose dont elle n'avait jamais pu parler à personne, que sa mère, jeune fille de bonne famille, avait eu un enfant hors mariage et que de ce fait son frère aîné n'était que son demi-frère. Cela, elle l'avait appris dans son enfance, ayant eu un jour le livret de famille entre les mains. Mais jamais au grand jamais sa mère ne lui en avait parlé ; ni aucun autre substitut maternel, grand-mère ou

marraine ; elle sentait une masse de honte, d'angoisse et de souffrance très lourde peser sur cet événement. Et ce jour-là, elle me disait que, comme si elle avait reçu un héritage auquel elle n'avait pu se dérober, elle avait vécu ses propres grossesses comme entachées de honte, d'angoisse et de souffrance morale.

Le temps T de la chimiothérapie (1992) faisait resurgir du passé le temps T-1 (1970) de sa première grossesse, une vingtaine d'années auparavant, et non seulement ce temps T-1, mais encore ce temps de la grossesse illégitime de sa mère, temps T-2 (environ 1946) où le regard social porté sur la maternité hors mariage avait effet de censure, d'opprobre, de rejet au ban de la société des personnes respectables, et rendait irréalisable dans le futur toute idée de mariage avec un homme estimable et socialement estimé, toute idée d'alliance quelle qu'elle fût avec la bonne société.

Les nausées faisaient lien entre ce temps T des chimiothérapies et ces temps T-1 et T-2 de son histoire de famille.

Son estomac, sa bouche, son tube digestif portent un savoir.

Les répercussions psychiques de la maladie

Évoquant ces nausées, nous savons que nous avons à faire là aux effets secondaires des traitements de chimiothérapie, bien connus en oncologie médicale. Mais nous constatons aussi, avec cette patiente, que ces effets chimiques viennent rencontrer des traces mnésiques anciennes **très profondément inscrites** au fond d'elle.

A l'occasion des traitements contre sa maladie, elle revit les moments de honte intense qu'elle éprouvait, jeune femme de 20 ans, quand elle attendait la naissance de ses enfants. Elle habitait une ville de province, située à 150 km de Paris où elle venait pour faire ses chimiothérapies, et chaque séance lui était un calvaire, chaque déplacement en train pour venir à l'hôpital lui était un chemin de croix.

Et finalement, l'on est en situation de se demander si les nausées, comme effets secondaires connus de la chimiothérapie, n'étaient pas moins liées aux traitements du cancer eux-mêmes qu'à la réactualisation des nausées qu'elle avait eues lors de ses grossesses.

Car, si écoutant Freud, nous revenons au texte de Marcel Proust qui nous relate son expérience, [expérience heureuse] voici ce que nous lisons :

« *D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de la même nature* ».

« *D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne*

trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. **Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui mais en moi.** Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas. »

Pour ma patiente, la chimiothérapie, avec les nausées, a éveillé en elle un sentiment extrêmement pénible, mais l'explication de ce sentiment pénible n'est pas dans la chimiothérapie, l'explication est en elle.

Proust tente de chercher du côté de l'esprit. « *C'est à lui de trouver la vérité* » dit-il.

« *Mais comment ?* »

Il se concentre. En vain. Sentant son esprit se fatiguer, [j'insiste] : sentant **son esprit** se fatiguer, il le détourne vers d'autres choses, puis revient à son objet : « *je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancre, à une grande profondeur ; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.* »

L'esprit, certes, mais confronté à l'expérience sensible, physique, concrète, organique, de la saveur.

Le savoir du corps.

Le traumatisme de la maladie vient-il réactualiser d'autres traumas ?

La honte de ma patiente face à ses parents lors des vomissements de ses grossesses appartient à son expérience concrète, ancrée dans son corps.

Mais le récit qu'elle m'a fait de son histoire de famille indique que cette honte-là est venue se constituer en référence à la honte et à l'humiliation sociale qui avaient frappé sa mère (en 1946 environ), 6 ans avant sa propre naissance ; histoire d'une femme blessée, humiliée, délaissée par l'homme qui est le père de son demi-frère aîné. Homme qui pourrait bien être un aimable voisin, mais qui, dans le contexte de l'immédiate après guerre de 1939-1945, en France, pourrait bien être aussi un soldat américain qui l'aura abusée ou, pire, un soldat allemand, ce qui impliquerait de sa part une collaboration avec l'ennemi absolu dans le contexte de l'époque.

Marcel Proust nous dit que ce n'est pas un seul petit souvenir qui est associé au goût de la madeleine ; c'est tout un contexte de vie qui resurgit : « *...dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante, écrit-il, aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre*

s'appliquer au petit pavillon donnant sur le jardin... et avec la maison la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant le déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau... toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de Monsieur Swann, et les Nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé. »

Si nous transposons ceci dans l'histoire de ma patiente, dans les années cinquante : toute la ville, toutes ses rues, et toutes ces bonnes gens qui jasant et qui critiquent, qui ont l'œil rivé à la vertu des jeunes filles..., c'est-à-dire l'atmosphère d'ostracisme que sa mère a connue en devenant « fille-mère », l'atmosphère de drame moral dans lequel la patiente a grandi sans qu'aucun mot fût jamais dit, le climat de répression qui a pesé sur elle, la crainte de ses parents que, devenant jeune fille, elle ne rééditât une maternité hors mariage, la sévérité de l'œil du père rivé à la vertu de sa fille, tout ceci qui a fait trauma dans l'enfance de la fillette et dans son adolescence quand elle voyait advenir son corps sexué de jeune fille, se trouve réactualisé au moment de sa chimiothérapie.

Le temps retrouvé

« *...La cause de cette félicité, [nous dit Marcel Proust dans **Le temps retrouvé**] ... je (l') éprouvais à la fois dans le moment actuel et dans un moment éloigné où...le goût de la madeleine allait jusqu'à faire empiéter le passé sur le présent, à me faire hésiter à savoir dans lequel des deux je me trouvais... en dehors du temps... là où notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps semblait mort, mais ne l'était pas entièrement, s'éveille, s'anime... affranchi de l'ordre du temps.* »

L'expérience d'aujourd'hui renvoie donc Marcel Proust, non seulement à une expérience heureuse d'autrefois, mais surtout à son « vrai moi » qui pouvait sembler mort mais ne l'était pas entièrement, son vrai moi qui « s'éveille, s'anime... affranchi de l'ordre du temps ».

Que nous donne à entendre ce « précieux allié » qu'est l'écrivain selon Freud, quand notre patiente, à l'occasion des vomissements consécutifs à la chimiothérapie, évoque des souvenirs douloureux liés à ses grossesses ?

Est-ce à dire que c'est en écoutant ainsi parler les patients que nous pourrions peut-être comprendre ces femmes jeunes, et de plus en plus nombreuses qui, guéries de leur cancer, nous disent, certes avec beaucoup de précautions verbales, mais disent tout de même : « J'ose pas trop vous le dire mais, au

fond, cette maladie, ça a été une bonne chose : avant, je ne vivais pas, maintenant, oui ! », parole qui suggère tout de même de se positionner face à la maladie autrement que face à un cataclysme... aussi paradoxal que cela puisse paraître.

Alors, et pour conclure, **l'acte du psychanalyste** dans un service d'oncologie médicale ne consiste-t-il pas, de nos jours, dans une présence affirmée, revendiquée, auprès du patient dès la première consultation, à côté du médecin, et tout au long du traitement, pour que le patient puisse accéder à son vrai moi ?

Si la psychanalyse s'est constituée au 20^{ème} siècle en sortant du champ de la médecine, un siècle après la parution de **L'Interprétation des rêves**, n'est-il pas temps que, pour aider le patient, elle retourne s'y poser, pour réintroduire dans la médecine la prise en compte de « *l'inquiétante étrangeté* », cet

« *antiquement familier d'autrefois* » qui anime le sujet ?

Bibliographie :

S. FREUD (1907) Le délire et les rêves dans la *Gradiva* de W. Jensen. Paris, Gallimard, 2004. (Folio.Essais.181).

S. FREUD (1919) L'inquiétante étrangeté et autres essais. Paris, Gallimard, 1997. (Folio. Essais. 93).

M. PROUST (1913) A la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann. Paris, Gallimard, 1965. (Le livre de poche. 1426/1427).

M. PROUST (1922) A la recherche du temps perdu. Le temps retrouvé. Paris, Librairie Générale Française, 1993. (Le livre de poche. 7396).